

L'imprudent étranger ignorait donc que ces deux armes, dans les mains d'un Indien des prairies, sont des outils familiers, qu'il manie avec une incroyable dextérité.

La reine, qui écoutait attentivement, tressaillit ; toutefois, elle se contint.

L'Aigle-Bleu, à la déclaration du Trappeur, avait eu un mouvement de lèvres qui décelait la certitude du Triomphe.

Le sourire de l'Indien n'avait pas échappé à M. de Lincourt.

—Trappeur, dit-il, annoncez donc à ce Peau-Rouge que nous serons à cheval.

„ Je veux lui faire la part belle.”

L'Aigle-Bleu intervint,

—Puisque, dit-il, je comprends les Visages-Pâles, quand ils aboient en espagnol, pourquoi mon ennemi a-t-il recours à cette vieille Tête-de-Bison pour me faire connaître ses pensées ?

Le comte haussa les épaules.

La reine pâlit de colère contre son frère et lui dit, menaçante :

—Ce Visage-Pâle est brave !

“ Toute la tribu le voit.

“ C'est un jaguar.

“ Il est de noble sang.

“ Qui peut dire le contraire ?”

La Vierge avait parlé avec une animation extrême ; le courage du comte avait frappé les guerriers.

Ils approuvèrent la reine.

—En vérité, dit un sachem, le blanc mérite d'être traité en homme.

“ Qu'il en soit ainsi !”

L'Aigle-Bleu voila un regard haineux et détourna la tête et il demanda aux siens son cheval et ses armes.

On amena les chevaux aux combattants.

Le terrain de combat avait été désigné par les chefs de la tribu présents.

C'était une espèce de cirque naturel.

Un cercle de roches disposées en gradins formait une arène immense.

La tribu couvrait pittoresquement ces blocs de granit gigantesques.

Elle s'étendait, par le nord, de l'est à l'ouest.

Au sud, un mur naturel, surplombant et de teinte nacré, fermait la scène.

On l'appelait le Miroir-de-Diamant.

C'est à ses pieds qu'allaient s'attaquer les deux adversaires.

Par une disposition singulière du sol, le théâtre même du duel était séparé de l'hémicycle occupé par les spectateurs.

L'endroit où les deux adversaires allaient se battre était un petit plateau surélevé et formant au pied du mur une assise longue de cent mètres, large de vingt à peine.

Entre les deux adversaires et la tribu s'étendait un ravin profond et dont les talus s'escarpent en précipice.

Il semblait que ces abîmes appelassent le vaincu.

Sur le fond blanc du mur, les silhouettes des combattants devaient se profiler nettement en noir.

L'espace leur était mesuré.

Au tableau qui allait émouvoir la tribu, les sachems avaient donné un cadre merveilleux.

Cependant les Apaches, échelonnés sur les roches, attendent anxieusement le signal.

La reine, entourée des principaux chefs a pris place au centre du cirque.

Tête-de-Bison, seul, grave, silencieux, s'est hissé sur un rocher, où il se tient debout et immobile.

Le Trappeur paraît inquiet.

Mais pourquoi ce vague sourire errant depuis un quart d'heure sur son visage ordinairement sévère et dur ?

Avant de grimper sur son rocher, Grand-

moreau a examiné avec un soin minutieux les amorces de son riffe.

Maintenant il caresse la crosse de son arme dont la bretelle repose à peine sur son épaule gauche.

Les deux combattants sont conduits dans l'arène.

Ils passent devant la Vénus Cuivrée.

Le comte a changé d'attitude.

Un peu railleur jusqu'ici, il s'est laissé émouvoir par l'intérêt que la reine lui porte ; le généreux élan de la jeune femme l'a touché.

Il arrête son cheval devant elle et la salue avec une grâce chevaleresque.

Elle voile ses grands yeux de ses longs cils ; son sein oppressé palpite ; mais elle reste silencieuse.

L'Aigle-Bleu s'incline à son tour.

Les deux adversaires s'éloignent en sens inverse, conduits chacun par un sachem ; ils pénètrent sur le tertre chacun par un côté opposé, et ils apparaissent prêts à la lutte.

Le silence est solennel.

La haute stature de l'Indien donne à la tribu une foi absolue dans le triomphe de son champion.

Monté sur un mustang plein de feu, cavalier superbe, l'Aigle-Bleu le maintient avec une science consommée.

Le comte monte le cheval qui l'a amené jusqu'au camp.

C'est une assez jolie bête, un des meilleurs que M. de Lincourt ait pu se procurer dans Augustin : mais elle est très inférieure à celle du sachem.

Tout est désavantage pour le comte.

Le sachem a saisi son arc et une flèche dans son carquois.

Il se prépare à tirer.

Le comte tient d'une main son tomahawk, sorte de hachette légère, arme de jet qui se lance et qui tranche.

Les deux adversaires s'avancent lentement, guidant leurs chevaux par la pression des genoux.

Le comte n'a pour se couvrir des flèches qu'un pan de ceinture roulé autour de son bras à plusieurs épaisseurs, que le fer ne saurait pénétrer.

L'Aigle-Bleu se tient prêt à arrêter son coursier, pour viser et tirer quand il se jugera assez rapproché.

Tête-de-Bison se demande comment le comte a pu s'aventurer dans une lutte où il se trouve, en quelque sorte, à la merci de son adversaire.

Que le sauvage choisisse bien son temps, tire avec sang-froid, et c'en est fait !

Le comte est droit sur ses étriers, il suit le bord du ravin.

Près de lui, le précipice.

L'Indien, au contraire, est presque collé au mur.

Il ne veut pas commettre cette faute de laisser, entre lui et le roc, le passage libre ; il se sent plus sûr à distance du ravin.

Les deux adversaires avancent toujours à l'allure lente.

Cinquante pas au plus les séparent.

L'Aigle-Bleu, s'il sait profiter de l'instant propice, doit choisir celui-là pour envoyer sa flèche.

Le comte de Lincourt ne fait aucune démonstration hostile.

Il semble indifférent, pour ceux qui le voient à distance.

Toutefois pas un des mouvements de l'Indien ne lui échappe.

Ses yeux, fixes et grand ouverts, rayonnent pour le soleil.

Une flamme magnétique semble s'échapper de ses prunelles noires et dilatées.

Il s'aperçoit que l'Aigle-Bleu suspend la marche de son mustang.

Et prompt comme la pensée, le comte enfonce ses éperons dans le ventre de sa monture, l'enlève et le lance en avant.

Il part !

C'est un éclair qui passe.

Le sachem a tiré.

La flèche se perd dans l'espace.

Une voix grave crie :

—Bravo !

C'est celle du Trappeur.

Un long murmure de désappointement s'élève.

La tribu s'étonne et s'indigne.

Pour la première fois de sa vie l'Aigle-Bleu a manqué son but.

Mais le comte, qui a dépassé son ennemi en longeant audacieusement l'abîme, arrête son cheval et le fait volter avec une habileté inouïe.

A peine le sachem se retourne-t-il pour faire face, que le tomahawk du comte siffle dans l'air et bue le carquois de son adversaire tombe et roule dans le ravin.

La hache a coupé la banderole qui le retenait.

L'Aigle-Bleu a perdu ses flèches.

Le Trappeur salue ce coup superbe par un rire retentissant.

La tribu garde un morne silence.

Mais l'Aigle-Bleu s'exalte et la colère le pousse en avant au galop.

Le comte reste en place, cette fois serré au mur.

Son adversaire a la lance au poing.

Le Peau-Rouge arrive à fond de train.

Le poignard de M. de Lincourt n'est pas encore sorti de sa gaine.

Les deux combattants se croisent ; leurs genoux se touchent ; l'Aigle-Bleu étend le bras.

La pointe de la lance ne rencontre que le vide, et l'Indien passe, emporté rapidement par son coursier.

Le comte, par une manœuvre habile, a évité le coup qui devait lui traverser la poitrine ; de son bras gauche, il a paré avec une sûreté qui étonne les Indiens, mais qui ne surprend pas Grandmoreau.

La lance, arme longue, peu sûre, est toujours facilement détournée par qui sait appliquer sur la hampe ce coup sec que l'escrime enseigne dans l'étude des parades contre cette arme.

La stupéfaction de la tribu est profonde.

Pas un mot dans la foule.

Dans tous les regards l'étonnement et la honte.

Et, descendant du haut du roc sur la tribu, les notes stridentes du rire provoquant du Trappeur.

L'Aigle-Bleu s'exalte.

Par trois fois il charge.

Par trois fois, l'Européen déconcerte les tentatives de l'Indien.

L'Aigle-Bleu écume de rage.

Avec l'aveuglement d'une fureur à son paroxysme, il exécute une quatrième tentative avec un emportement inouï.

Cette fois, M. de Lincourt veut en finir avec ces attaques qu'il juge ridicules.

Il prend ses mesures et s'affermi sur ses étriers.

La rage fait commettre des maladresses à l'Indien ; il lance son coup avec une violence insensée.

La pointe effleure le bras du comte ; l'étoffe seule est déchirée.

Mais le comte a saisi l'arme, l'a d'un coup sec arrachée des mains du sachem et celui-ci manque d'être désarçonné.

Le Peau-Rouge pousse un rugissement de colère.

L'écho lui répond par le rire goguenard du Trappeur.